

patricia
farazzi
michel
valensi



lettres du chemin de pierre



l'éclat

Ces *Lettres du chemin de pierre* ont été écrites au printemps 2020 avant et pendant le *contenimento* qui, en italien, signifie une « retenue », un « frein », mais aussi un « se tenir ensemble », à la différence du *confinement* français qui évoque des limites qu'il ne faut pas dépasser. Elles ont été échangées d'une maison à l'autre, distantes de quelques centaines de mètres sur un chemin de pierre. Intuitions, livres, musiques, saveurs, parfums, amours, amitiés, voyages s'enchaînent ici selon un *ordre compliqué*, qui est celui de la vie même. À la vingt-sixième lettre, en trois parties, a contribué Jean Baumgarten.

Patricia Farazzi, écrivain et traductrice a publié plusieurs livres aux Éditions de l'éclat, depuis *L'esquive* (1985) jusqu'à *Bandes passantes* (avec Raphaël Valensi) (2019).

Michel Valensi est éditeur aux Éditions de l'éclat depuis leur création en 1985.

En couverture : Photo Patricia Farazzi

www.lyber-eclat.net

ISBN LIVRE: 978-2-84162-474-4

EAN PDF: 9782841624768

ISSN: 0295-740X (collection Paraboles)

paraboles

LETTRES DU CHEMIN DE PIERRE

DES MÊMES AUTEURS

PATRICIA FARAZZI

Stella Memoria, Pierre Bordas & Fils, 1985

L'esquive, L'éclat, 1985

Le voyage d'Héraclite, L'éclat, 1986

La porte peinte, L'éclat, 1988

L'ombre fermée, L'éclat, 1991

La vie obscure, L'éclat 1999

L'archipel vertical, L'éclat, 2007

D'un noir illimité, L'éclat, 2013

Un crime parfait, L'éclat, 2015

Un animal d'expérience, L'éclat, 2018

(AVEC RAPHAËL VALENSI)

Bandes passantes, L'éclat, 2019

MICHEL VALENSI

L'empreinte, Éditions Salammbô (Tunis), 1983

patricia
farazzi
michel
valensi



*lettres
du
chemin
de
pierre*



*dont
une
écrite
par
jean*
baumgarten



l'éclat

Écrire des lettres, c'est se mettre nu devant les fantômes. Ils attendent ce moment avidement. Les baisers écrits ne parviennent pas à destination, les fantômes les boivent en route.

FRANZ KAFKA

Le seul voyage dont on ne revient pas toujours les mains vides est intérieur. Là, il n'y a pas de frontières, ni douane, et on peut même atteindre les planètes les plus lointaines. On peut aussi flâner dans des endroits qui n'existent plus, rendre visite à des gens qui ne sont plus. On pourrait d'ailleurs se rendre dans des lieux qui n'existent pas et ne pourraient jamais exister, mais où l'on est bien. Ou, au moins, pas mal. Et toi? Tu aimerais un œuf sur le plat? Avec de la tomate? Non? Tu es encore pressé? Prends au moins encore un peu de thé.

AMOS OZ

Avant-propos

Les *Lettres du chemin de pierre* ont été écrites au cours du printemps 2020, dans une île de la Méditerranée, sur un plateau battu par les vents, pendant le *contenimento* qui, en italien, signifie une « retenue », un « frein », mais aussi un « se tenir ensemble », à la différence du *confinement* français qui évoque des « limites » qu'il ne faut pas dépasser.

Elles ont été échangées d'une maison à l'autre à distance de quelques centaines de mètres que l'on parcourt sur un chemin de pierre. Tout autour : la *macchia*, le « maquis » hostile, où diverses sortes de chardons, des genêts aux épines acérées comme des javalots, lentisques, cistes, *olivastris* et *perastris* sauvages, poussent entre d'énormes blocs de pierre où veillent les chouettes et sur un terrain de basalte où l'hypothèse d'un potager devrait se travailler au marteau-piqueur. L'idée de cette correspondance nous est venue après plus d'une année passée à l'écart de bien des choses, bonnes et mauvaises, ne serait-ce que pour concentrer notre attention sur les souvenirs et les amitiés lointaines, que nous avons emportés avec nous et qui nous accompagneront encore tout le temps, que nous espérons long, de ce *contenimento* volontaire, et qui nous a semblé le *frein d'urgence* indispensable à l'usage que nous pensions faire de la vie, de nos vies. Les événements nous ont rejoints, malgré nous, dans cet isolement et l'ont rendu contraint, forcé, obligatoire, si bien que les lettres ont pris aussi un autre tour, sans pour autant nous détourner de notre projet de départ.

Rassembler ses intuitions, livres, musiques, saveurs, parfums, amours, amitiés, et recommencer dans un ordre différent jusqu'à épuisement du puzzle peut s'avérer une sorte d'extase. Et elle nous enseigne, cette extase, que l'instant est déjà une remémoration, que nous sommes des errants entre des mondes contraires et qu'entre ces alvéoles de mondes, nous sommes juste des passeurs.

Nous passons. C'est-à-dire que nous suivons nos pas, que nous arpentons un espace infime en nous : notre mémoire quantique. Nous sommes des piétons de la mémoire, refusant qu'elle soit, comme le voulait Cicéron, un édifice, une maison. Nos mémoires sont nomades, nos mémoires sont spiraliques et bredouillantes, leurs empreintes sont d'un parcours très compliqué. Se souvenir, relire, repasser sans relâche sur nos *visstutezze*, mot impossible à traduire, qui signifie du vivant et du rien, du terre à terre et du merveilleux, la vie qui se vit et ne se rend pas. C'est notre tâche. Des pattes de mouche, des coups de pinceaux d'illusions, des caresses, des coups du sort, des allées et venues entre des écarts infimes, des erreurs, des joies, des retours et un jour : arrêt sur image. Silence, on y retourne. C'est peut-être ça l'immédiateté ? Un passé tout neuf. Restauré.

8 mars 5555

Aujourd'hui, premier jour de confinement de l'an 5555, toutes années en forme de crochet. Toutes années en *zaiin* compressés sous une petite flamme qui flotte tel un étendard. Les flammes des bûchers où ils nous jetteront sans doute, parce que nous n'avons pas pleuré avec eux devant la statue de la sainte? Parce que nous avons gardé notre calme? Finalement, être consigné comme un bagage oublié ne nous affecte que bien peu. C'est être jeté hors de chez soi, sur les routes, sans bagage ni refuge, qui serait effrayant. Chez toi, il y a toutes sortes de livres savants. Des Grecs, des Hébreux, des philosophes. Chez moi, nous avons mis la poésie, pour les matins et pour les soirs. Dans la journée, apparemment, la poésie se rétracte tel un Bernard-L'hermite dans sa coquille (est-ce une coquille? ... Je fais un peu exprès de ne pas savoir, car ces animaux-là tu les connais bien mieux que moi, qui n'ai pas eu une enfance maritime et n'ai pas écumé les rochers de la Méditerranée). Mais maintenant? y a-t-il encore un soir, un matin? Comment lirons-nous les lignes du temps? À travers la nuit? Que savons-nous de nos lendemains? Nous en sommes peut-être à la première plaie? Un virus? Et si plus tard, dans ce temps virussé, un voile d'obscurité tombait sur la terre? Ou si, au contraire, la nuit ne venait plus, crevassant nos yeux comme des lèvres? Nous en reparlerons en temps voulu (comme si nous voulions quelque chose du temps!).

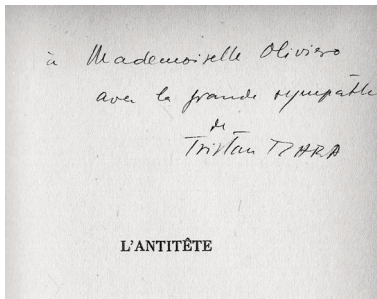
Je reste debout devant la bibliothèque, ma prière est simple et le dieu que je prie d'insérer ma prière parmi les siennes est un dieu d'encre et de papier. En ai-je eu un

autre? Qui suis-je pour réclamer autre chose? Je lis un fragment d'un poème de Tristan Tzara, dans le *Puisatier des regards*:

Toutes les paroles sont oubliées illimitées
Et l'ombre ne sait où se nicher
De tant d'aveuglant silence
Qui perd le sens de sa douleur de feuille lourde
Que les pétales aux cils de fièvre ensemencent la
Solitude
Et la solution de sauvagerie se fait jour parmi
Les assauts de la mémoire

La *solution de sauvagerie* je la mets de côté pour plus tard, pour les jours sans sommation quand nous irons valser avec l'infiniment poudreux et l'effritement.

Tristan Tzara, un poète juif, né dans un lointain pays, doublement lointain dans la mémoire et dans l'effacement, et qui écrit en français. Celui des exilés. Une langue que nous parlons encore dans nos rêves, nouant toutes sortes d'alliances pour la réveiller dans le sommeil. Toi, tu as grandi au milieu de ces livres et ils sont là. Moi, les livres qui entouraient mon enfance sont perdus. Sur la première page, il y a une dédicace de Tzara lui-même, une belle écriture un peu penchée, le M de Mademoiselle est à l'ancienne, très découpé. À Mademoiselle Oliviero avec la grande sympathie de Tristan Tzara. Un jour, quand nous ne serons plus là, toi et moi, per-



sonne ne se souviendra plus de cette Yolande Olivier. Plus personne ne saura qui elle était. Ni comment elle boitillait, telle une jolie demoiselle dans un livre de Joyce. Comment elle avait séduit un jeune homme juif venu d'une ville hurlante de soleil et de clameurs. Une ville posée au bord d'un livre, entre les jardins d'Hamilcar et la double vague d'un ancien volcan, ou bien n'est-ce qu'une montagne ? Tous les surréalistes lui dédicaçaient leurs livres. Belle collection d'amitié et d'hommages ! Certains, un peu plus audacieux, parlaient de sa beauté ; d'autres, comme Tzara, lui offraient leur sympathie, leur amitié. Un jour, quand nous ne serons plus là, ce livre ira échouer qui sait où ? Y aura-t-il encore des bouquinistes ? La signature de Tzara sur la page de garde lui assurera-t-elle une place chez un collectionneur ? Mais est-ce un sort enviable pour un livre ou pour une demoiselle ? Moi, j'en sais très peu sur elle. Si je pense à elle, je ne vois pas son visage. Je vois Paris. La Seine. Le pont des Arts, avant qu'il ne soit protégé par des rambardes en visières de CRS, des pages de livres où se côtoient des lettres et des signes, des photos et des dessins. Des amours ne voulant pas s'ensevelir vivantes avant d'avoir vécu. C'est là que nous avons germé et je ne parle pas que de biologie. Je parle de la somme immense d'illusions qui fabrique du réel avant de le dissoudre comme une poudre dans l'eau. Nous nous sommes poudrés de cette poussière-là. Elle a été déposée dans notre berceau avec l'ironie. Et nous sommes allés dans le temps, égrainant cette poussière sans voir la vague arriver qui allait la pétrifier, bâtir des murailles, cimenter les sourires et les visages.

Nous étions pourtant prévenus. *Il est dangereux d'entrer à plusieurs dans une poésie.* Le labyrinthe de peau nue doublant chaque mot peut alors se refermer et, inconscients de la multiplication des portes sur un clavier bruisant de pas,

nous sommes allés au-devant de notre stupeur. Portant des masques glissants et ondoyants. Sommes-nous avant ou après notre incarnation? demandions-nous. Une longue attente. La visite de la poésie pouvait prendre des jours et des nuits. Parfois on n'en revenait pas. En sommes-nous revenus?

Nous étions si étonnés de voir le tour que le poète usait pour séparer l'argile de l'air que nous n'avons pas vu venir le moment où nous fûmes séparés de nous-mêmes. De tous ceux que nous portions dans nos canaux et nos fibres. De villes-paniers, lourdes de notre chair et de notre sang que nous étions, nous avons été transvasés comme de vulgaires marchandises dans des sachets de papier brun. Et rien n'y figurait plus. Était-ce par manque d'encre? Les forêts encriferes finissaient-elles de se pétrifier, là-bas, derrière les remparts?

Je vis passer Eurydice, ou peut-être non: Iseult? Iseult serait plus logique avec Tristan T. bien sûr. L'époque n'était pas aux mortes d'amour. On aurait plutôt tué l'amour avant que d'en mourir. Plus loin un autre poème:

Les lointaines eaux lointaines
Plus haut que la naissance des eaux
Plus loin que la crête où se divisent les eaux
Et les mortes nous suivent jusqu'au pas
de chaque porte.

D'ailleurs mourir était facile. D'autres poètes, juifs ou pas, n'en sont pas revenus. L'amour du prochain prenait des formes très novatrices et très strictes. Le jeune homme juif, qui avait séduit Mademoiselle Oliviero, a pris son amour, ses livres et ses regrets du pont des Arts et s'en est retourné sous le volcan au double sommet, à moins que ce soit juste une montagne? Parfois, quoi qu'on en dise, il vaut mieux des regrets que des mauvais souvenirs.

Les muses, elles, sont restées. Où aller quand toutes les portes se sont refermées sur leurs pas ?

Eurydice, ou Iseult, cherchait la porte qui lui était destinée, rongée par un vers célèbre : *Lasciate ogne speranza voi ch'intrate...* mais elle, c'est sortir qu'elle voulait. Trouver l'*uscio*, mot si beau que l'on doit s'étonner qu'il veuille dire porte. *Lasciate ogne speranza voi ch'uscite...*

Comment aurait-elle pu la trouver ? Orphée ou Tristan l'avait peinte de nuit pour qu'elle ne la distingue pas. Je ne reviendrai pas, me dit-elle, une fois au cœur de la poésie, j'éteindrai mon propre cœur et je me changerai en encrier. À même mon sang, les poètes lanceront leurs rimes. De mes os on fera des stylets et des écritoirs, de mes cheveux des petites brosses pour effacer les erreurs de style. Je ne lui répondis pas. En quoi son destin m'importait-il ? Il était déjà si difficile de démêler mes propres rimes. Elle errait, caressant du doigt la surface des portes. Cherchant l'aspérité, la serrure qui la reconnaîtrait. Prête à voler la porte d'un autre. À se glisser entre deux linteaux. Elle murmurait : Celle qui a connu de près la chair du poète, qui l'a cuisinée dans ses draps et lavée de ses larmes, n'aurait donc pas le droit d'entrer dans le grand poème ? Qui est le gardien ici ? Une foule entière fut parcourue d'un rire fracassant. Un gardien ? Une très jeune fille, déjà presque désincarnée, prit Eurydice (ou Iseult) par la main et, à la manière dont elle lui parla et bien que je n'entendisse pas ses paroles, je compris qu'elle lui expliquait qu'on n'entre pas dans la poésie avec la colère et la vindicte à la bouche.

Car il n'y avait pas que l'incertain, les méandres inventés par les larmes des poètes comme bave d'escargot, les murailles enserrant des passages étroits, étouffants, où les armées d'alexandrins marchaient en cohortes prêtes à zigouiller toute tentative de vers libres. Il y avait aussi les

rimes des trimètres battant les flots impétueux des hémistiches et la métrique qui frappait tout et tous, implacable. DADA? Ce mot absurde résonnait jusqu'aux oreilles des holorimes. Le désordre était à son comble. DADA? Sommes-nous des fous? des enfants? Non, vous êtes des éléphants, en siècles par dizaines, vous avez écrasé aisément l'invocation et l'abstraction. *Basta!* DADA! Désormais DADA! Nous l'avons dit et redit et nous redoutons la redite. « L'art était un jeu de noisette, les enfants assemblaient les mots qui ont une sonnerie à la fin, puis ils pleuraient et criaient à la strophe, et lui mettaient les bottines des poupées et la strophe devint reine pour mourir un peu... »

Mais écoutons les moutons de Panurge, maintenant que leur troupeau est dispersé et que le concert de leurs voix parle un seul à la fois, prêchant prêchant un quadrupède à la fois! s'il vous plaie ouverte des syllabes sifflant sur le flot moutonnier: Où en sont-ils? Où porter nos vains doigts si la chair est muette d'étonnement devant les abattoirs du silence?

À la guérison des mots, chacun de nous se devait d'apporter un remède. Ensemble, nous étions les doubles et les jumeaux des grands Réparateurs. Pas moyen d'y échapper. Nos empreintes d'encre constellaient les sols et les murs, jusqu'au plafond on voyait des traces, des gouttes, des traînées. *Il est dangereux d'entrer à plusieurs dans une poésie* nous répétions-nous les uns aux autres, le regard obscurci par le chagrin. Les adieux se répercutaient sans fin. Une fois la porte trouvée, un dernier signe et nous disparaissions. Iseult errait seule d'un bout à l'autre de la spirale sans fin des portes. Tous les espaces entre les regards et jusqu'aux droits de regard étaient figés dans l'attente. Prêt à nous perdre, notre guide en ces lieux sondait la mince cloison. Et soudain, nous

sommes tombés dans cette perte, dans cet état insupportable et délicieux. Des frissons nous ont parcourus de la nuque aux reins, nous étions passés. Un à un les fantômes nous emportaient à notre perte. Toutes les issues de la spirale furent refermées et Iseult (ou Eurydice) se retrouva seule absolument, irrémédiablement seule. Le dédale sans fin ne lui offrait qu'une porte, une seule et elle ne la trouvait pas. Le poète l'avait trahie. Là, derrière le rempart des portes closes, il était là. Distillant son poème dans une autre chair, dans un autre regard, peut-être. Absorbant tous les silences, tous les craquements, les chuintements et les chuchotements, les mille petits sons de rien interposés entre l'encre et sa plainte. De cette trahison, personne d'entre nous n'a jamais guéri. Le poète a saisi l'ombre et s'en est vêtu, devant la nuit il a disparu comme une traînée d'étoile dans le lait du matin. Il nous a laissés, écrasés sous la lumière. Aveuglés de stridence. Sous la fibre des mots, glissés dans leur doublure finement tissée, enserrant le sens, rongéant la sonorité, nous avons assisté impuissants et mortellement tristes à la naissance du vocabulaire, et là où la parole roulait ses angles, a-syntaxmique et assonante, le vocabulaire, un bon gros vocabulaire pressé *comme un bon gros fromage de Hollande*, du vocabulaire en série magmatique, métamorphique et stratigraphique, aussi vivant qu'un lexique, s'est imposé et c'en fut fini du langage fleuri. Les mots comme des feuilles mortes se ramassèrent en seaux. Et ce ne sont pas les *mots des pauvres gens*, murmurés aux *brins de paille* de l'espoir. C'est un pauvre lexique de quatre sous. Pauvre de mots, et qui suinte comme une sale blessure qui fissure et censure la langue. Et nos langues pendent assoiffées de microbes vierges et de vierges maquillées comme « puces en rut couchant sur un rasoir ». Coupez le coup raté du soleil si sot.

Coupez la vie en tranches, dans ses meilleurs morceaux.
Le jumeau est aussi une pièce de veau. Coupez!

C'était aujourd'hui, dirons-nous un jour, le jour où
l'ombre des mots et ses pétales ont été effacés. Et ils sont
devenus mortels.

Et l'ombre ne sait où se nicher
De tant d'aveuglant silence,
Qui perd le sens de sa douleur de feuille lourde
Que les pétales aux cils de fièvre ensemencent la
Solitude.

Patricia

L'Altiplano – c'est *haut* et c'est *plat*
ce 15 mars

Ta lettre est arrivée enfin, pendant que je bricolais une quatrième de couverture pour le livre que tu sais, à partir de cette citation de Nietzsche : « J'ai atteint le point où *je vis* comme *je pense*. » Visait-il un *point*, comme nous, au lointain de cet *Altiplano*, où vivre et penser se confondent dans le paysage, parce qu'il n'y a pas autre chose à faire aujourd'hui que de penser à vivre et se tenir à l'écart des vies-sans-pensée qui prolifèrent et se répandent comme ce nouveau virus qui s'est collé à la peau et sur les os, pauvres Jobs modernes que nous sommes ? On l'imagine bien ce point au loin qui scintille, mais comment le différencier des lumières de la ville en contrebas, là où la multitude peine à faire l'une et l'autre chose et où pourtant ça respire ? La respiration ne dit pas où elle va quand elle pénètre dans le corps. Le souffle s'arrête-t-il au bord de la peau, à sa fleur, pour qu'elle ne flétrisse pas ? Seulement cela : entretenir la faiblesse de la machine humaine pour qu'elle s'adapte à la production infinie ? Ou pénètre-t-il plus avant, le souffle, vers le cœur qui palpite, mais n'en *pense* pas pour autant, même s'il vit ? Juste pour battre au rythme nécessaire à la motion des membres ? Mais ça ne dit toujours pas que ça pense : simplement que ça bouge. Ou va-t-il plus loin encore, montant à la tête ? Si tant est que c'est dans la tête que la pensée passe qui pense pour le reste du corps. On l'imagine en fait plus loin encore, *derrière* la tête et comme sortant du cadre, aux marges de ce qui pense ici ou là sans qu'on sache où, ni comment, ni pourquoi. Voilà où va se ficher le souffle qui entre par la bouche et les narines,

traverse les couloirs du corps et alimente en douce la pensée qui doit bien se nourrir de quelque chose, si et quand elle est vivante.

À lire le poème de Tzara que tu m'envoies, je me demande s'il ne parvenait pas justement à poétiser dans un seul souffle, sans penser à mal, ni à rien, mais au seul poème lui-même, avec ces mots mis les uns à côté des autres en ribambelle pour que fuse la beauté. Je crois que c'est Tzara qui parle ailleurs de la « collusion de mots rares » que serait la poésie. Mais la rareté se fait rare aujourd'hui, ne crois-tu pas ?, puisque tout est en abondance et documenté instantanément. Reste alors à s'en aller plus loin encore, et à l'aller chercher dans quelque chose que l'homme serait capable de faire avec ses dix doigts sans qu'on soit obligé de contrôler ses capacités mentales, intellectuelles, et qui, comme par prestidigitation, ferait quelque chose avec rien. Serait-ce cela, alors, la « poésie » ? *Faire* quelque chose avec rien ? *L'Anti-tête* ? qui est d'ailleurs le titre d'un autre livre de Tzara, où figure son « Monsieur AAA l'antiphilosome ».

C'est en tout cas comme ça, dit-on, que le monde fut créé, que ce soit par l'opération de l'Esprit Saint ou par celle du Big-Bang, mais toujours « à partir de rien », *ex-nihilo*, et dont nous serions les in-nihéliens, résidants provisoires confinés le temps qu'on le répare. Une sorte de « création de courtoisie », comme quand tu laisses ton monde au garage et qu'on t'en prête un autre, histoire d'avoir une terre à te mettre sous les pieds.

La bibliothèque revit chez toi, loin de là où elle fut rassemblée et voilà que tu sors les livres de Tzara, qui dormaient en haut à gauche. Tu as raison, je les ai toujours eus et toujours trimballés de maison en maison,

avec leur moche reliure de toile bleue à trois sous, toutes pareilles, que mon père faisait faire à Tunis, rue d'Angleterre, chez un relieur qui ne devait avoir qu'une vague idée de ce qu'est la cohérence d'un livre et oubliait souvent les couvertures ou en reliait deux ou trois ensemble par économie. À sa manière, Georges devait aussi se dire qu'ils ne lui survivraient pas, si bien qu'il les annotait avec son stylo Bic dégueulant de rouge, rendant leur lecture le plus souvent impossible pour ceux qui seraient venus après lui. Et c'est vrai aussi que je me suis rarement aventuré au-delà des premières pages, essayant, comme toi, de percevoir la présence de ce petit bonhomme malicieux, monoclé, inventeur de l'une des plus importantes révolutions artistiques du 20^e siècle, DADA, et qui était capable de dédicaces aussi polies, convenues, conventionnelles. Lui a-t-il remis le livre lui-même en passant à la librairie surréaliste dont Yolande s'occupait, je crois, et qui devait se trouver rue Jacques Calot ? L'a-t-elle regardé écrire son nom de sa belle écriture, et l'en a-t-elle remercié tout aussi poliment et tout aussi courtoisement qu'il l'avait fait lui-même, elle qu'on m'a toujours décrite comme n'ayant pas sa langue dans sa poche ?

Son amie Lucienne, que tu as tant aimée et qui t'a tant aimée, avait bien connu Tzara et elle m'a raconté qu'un jour qu'elle marchait avec lui sur le trottoir de gauche du boulevard Saint-Germain, André Breton, le menton probablement levé comme sur cette photo de la couverture du *Breton par lui-même* d'Alexandrian, arrivait sur celui de droite en sens inverse et la salua d'un geste de la main sans traverser la chaussée. Comme elle répondait à son salut de loin également, Tzara lui dit : « Mais Thalheimer, vous saluez *encore* ce monsieur ? » Siècle de ces fâcheries tenaces pour une idée de la poésie ou une

manière de penser et de vivre, désormais révolu, effacé, qui laisse place à la mièvre complaisance des stratégies de carrière. On ne se fâche plus. Tout au plus, on ne *like* pas!

Peut-être faudrait-il en revenir à ces engueulades à tout-va pour un usage trop obstiné du subjonctif imparfait. Je crois que ça allait avec ce monde qui gardait à côté de lui un espace vital où quelque chose pouvait encore surgir. Une place pour l'inattendu, pour le renversement des valeurs. Pour quelque chose d'imprévu. Quelque chose qui ressemblerait à cette chaise que Pascal plaçait à côté de lui, pour ne pas avoir à côtoyer le vide : ce vide dont il sentait la présence et peut-être même s'y sentait-il attiré, prêt à s'abîmer en lui.

Vivre avec toujours cette chaise à côté de soi, pour que vienne s'y asseoir l'inconnu, le clandestin. Voilà ce qui a été perdu. Au lieu de quoi chaque place est réservée, numérotée, comptée. « Nous cohabitons avec plus d'hommes que nous ne pouvons en supporter et nous utilisons plus d'objets que nous ne pouvons en commander » écrit Yona Friedman, qui n'a pourtant jamais fait de mal à une mouche, et c'est pourquoi il n'y a plus de place qui serait occupée par rien ou simplement par la possibilité qu'advienne quelque chose qui n'est pas encore là. Le spectacle peut commencer : On ferme les portes. On n'attend plus personne.

Voilà où nous en sommes aujourd'hui avec cette menace que le nombre va diminuer, que les objets vont se faire plus rares et qu'il nous faudra apprendre à désapprendre. En serons-nous capables?

Je retourne à la 4^{ème} de couverture du Nietzsche : « J'ai atteint le point où *je vis* comme *je pense*. » Coltrane disait : « Je pars d'un point et je vais *le plus loin possible* » dont nous avons fait un titre. N'est-ce pas « tout pareil »,